

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



## Mi-centurie alycéenne à Narbonne la Romaine

Puisque Narbonne fut romaine, jadis - et chef-lieu d'une vaste province, alors que Lutèce végétait encore petitement dans son île peuplée de Parisii - on peut dire que la cuvée alycéenne 2005 s'élevait, en cette deuxième semaine du mois d'octobre, à l'effectif d'une mi-centurie: moins qu'en Avignon il y a deux lustres, mais plus qu'à Dijon l'an dernier.

Ainsi s'exprime la statistique!  
Ceci dit, retournons au vendredi 7, à deux pas de la piscine du Novotel sud, quand disparaissent les petits cakes et les brocs de rafraîchissements au fur et à mesure que se présente un nouvel arrivant.

Instants délicieux parce que dégagés de toute contrainte. Presque au débotté, on marque ses repères tout en se racontant tout ce qu'on a pu faire, en un an, depuis Dijon.

Peut alors tinter l'heure du premier repas, à la fin duquel, avant d'aller faire de paisibles rêves, on signe - en vue de l'assemblée générale du lendemain - les pouvoirs "en blanc" expédiés par les camarades non présents  
●●● suite en pages centrales



Dans cette première page, voici des images constituant un "résumé iconographique" des trois jours de retrouvailles alycéennes à Narbonne:

● Ci-dessus - outre Lucette Crétot et René Fleck - trois visages nouveaux, pour notre assemblée générale du 8 octobre: Chantal Cuzenit née Gavenda, ancienne de Laveran, Yves Naz qui fut "pion", un an, à Aumale, et Pierre Bousquet, ancien du dit bahut.

● En haut, à gauche, (avec une pondération exigée par des digestions point encore achevées) le "rush" alycéen - sur fond de cyprès - à l'entrée de l'abbaye de Fontfroide.

● Au centre, la façade de l'ancien palais des archevêques, à Narbonne.

● En bas, la salle du restaurant, au château de l'Hospitalet, pendant la soirée de gala.

● En médaillon, le cloître de l'abbaye de Fontfroide.



## Chic idée!

Sang neuf, à Fontfroide, dimanche 9 octobre: trois petites-filles de Janine Izaute et leur père, sont venus partager, avec elle et la Fratrie, le repas de l'Alyc. Et si tous nos enfants et petits-enfants se mettaient à avoir la même excellente idée?

1 Jo Pozzo di Borgo - 2 Philippe Vellard -  
 3 Jean Benoît - 4 et 7 Pierre et Simone  
 Canazzi - 5 Simone Clouet - 6 et 13 Marcel  
 et Sophie Adida - 8 Marie-Pierre Vellard -  
 9 et 10 Humbert et Claude Chardon - 11 An-  
 dré Péhau - 12 Jacques Furet - 14 Monique  
 Sibillat - 15 Simone Berleux - 16 Andrée Bé-  
 nos - 17 et 21 Michel et Françoise Challan-  
 de - 18 et 19 Norbert et Geneviève Alessan-  
 dra - 20 Michèle Merloz - 22 Serge Harel -  
 23 Odile Pozzo di Borgo - 24 James Cohen -  
 25 et 28 Maurice et Lucette Crétot - 26 Liliane  
 Piétri - 27 Janine Izaute - 29 Jean-Marie Sal-  
 lée - 30 Danièle Garnier - 31 et 36 Marie-  
 Jeanne et Georges Couget - 32 et 38 Guy  
 et Edith Labat - 33 Jean Malpel - 34 Michèle  
 Péhau - 35 et 39 Claudie et Jean Dumon -  
 37 et 40 Francine et Guy Oberdorff - 41 Re-  
 née Fleck - 42 Gabrièle Chéoux - 43 René  
 Méyère - 44 Jean-Pierre Ozanne - 45 Simo-  
 ne Malpel - 46 Marie Castellano. Sont invis-  
 sibles: 47 Lucien Sibillat - 48 Dolly Martin -  
 49 René Fleck. ● Les numéros indiquent  
 aussi le nom des convives du repas de gala.





1



2



3



4



5



6



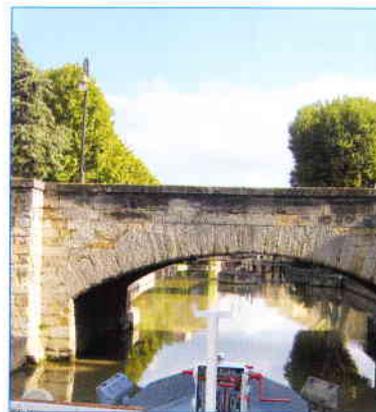
7



8



9



10



11

# Robine fluviale et Hospitalet

Samedi 8, assemblée générale - on sait déjà tout à son sujet - avec le renfort d'Yves Naz et de Pierre Bousquet, plus le coucou-surprise de Jean et Chantal Cuzenic née Gavenda.

Suivent, l'apéritif et le repas, sous l'éclat du "flash" omniprésent de Renée Fleck.

L'après-midi commence par une "croisière" en péniche sur la voie fluviale de la Robine, bras "divorcé" du canal du Midi, pressé d'aller grossir de son flux les vagues de la Méditerranée, après avoir traversé Narbonne.

Cap au nord, d'abord, sur le pont d'une péniche de plaisance où l'on est sagement répartis en deux rangées, pour écouter l'hôtesse à l'accent méridional détailler les curiosités de chaque rive... ou esquisser un brin de sieste jusqu'au lieu du demi-tour.

Là, délicate manoeuvre à suivre, car les élargissements ont été calculés au plus juste; arrêt des moteurs, proue orientée à babord et piquant droit sur la rive; habile marinier qui passe - au bout d'une gaffe - un câble dans un anneau du quai; remise en marche des machines pour faire pivoter le bateau sur lui-même... et cap au sud, sous les applaudissements unanimes de l'Alycées-ondes.

Le long des rives, succession de bateaux de tous modèles - de la vedette de luxe au rafiote usé - et de tous pavillons; on envoie des saluts à leurs occupants, et l'on échange des signaux de sympathie avec les silhouettes crénelant des ponts sous lesquels on doit souvent passer en inclinant la tête.

On admire les belles façades d'immeubles cossus, et l'on reçoit - là - le clin d'oeil que, depuis un grand mur, envoie l'image géante de l'enfant du pays, Charles Trénet... Est-ce sous son influence que, soudain, la campagne apparaît, sous un soleil éclatant?

De grands peupliers sont rangés en haie d'honneur sur le chemin de la péniche. De leurs racines profondes, ils consolident les berges délicates que menacent les ragondins, carnassiers jadis importés du Nouveau Monde pour faire la chasse aux rats.

Dans cette ambiance bucolique, on continuerait volontiers le voyage jusqu'à la mer, alors qu'il est temps de songer au retour. Et pivote la péniche, une nouvelle fois, pour ramener son alycéesenne cargaison au pied de l'Hôtel de Ville.

Là, Renée repère vite les grandes marches sur lesquelles chacun prend pose pour la "photo de famille"... puis, par petits groupes, découvre d'un modeste vestige de la "Via Domitia": situé en milieu de place mais au fond d'une sorte de piscine sèche, c'est un conglomérat de ces galets noirâtres qui s'étendaient en longues routes au temps de la présence romaine.

A la cantonade, une voix remarque: "C'était mieux à Timgad! On voyait même la trace des roues de char!"

Fort heureusement, autour de cette ruine, le Moyen Age impose sa marque avec l'ensemble monumental et impressionnant du Palais des archevêques et de la cathédrale Saint-Just-Saint-Pasteur que ne dépare pas l'Hôtel de Ville, car Viollet le Duc s'est judicieusement inspiré, là, de ce voisinage prestigieux.

On accède à la cathédrale par un chemin de pénitents: le Passage de l'Ancre - elle est fixée à un mur - dont les galets de la chaussée soumettent les pieds à rude épreuve... mais, à ce court enfer pédestre, succède le silence paradisiaque du cloître mystérieux, puis du majestueux sanctuaire.

Le déambulatoire serti de petites chapelles entoure un choeur immense au point de... servir de nef, car, jadis, un rempart constitua un obstacle à l'édification de cette nef... et les écus firent défaut lorsque vint enfin l'opportunité d'achever l'ouvrage.

Il faut lever les yeux, rejeter la tête en arrière pour admirer les voûtes... quand, soudain, l'orgue monumental éclate de tous ses tuyaux, et l'on ne peut que se laisser envahir par la polyphonie, sans mot dire, peu pressé d'aller se retrouver dehors, parmi la foule, dans la nuit tombée...

Cette nuit ne permet pas d'admirer le château de l'Hospitalet où a lieu le dîner de gala. Muscat, hospitalet, carignan vieille vigne et champagne y accompagnent le (double) foie gras roulé au torchon, le dos de loup au jus de persil plat, le tournedos de canard au caramel de vin d'épices, avant la pièce montée finale éclaboussée d'étincelles.

●●● fin en page suivante



12

1 et 2 Non! pas pendant l'assemblée générale, mais avant! 3 L'assistance, aile droite... 4 et aile gauche. 5 Toujours, l'attrait des photographies de classe pour Danielle Garnier, Simone Berleux et Michèle Merloz. 6 Michel Challandé "planche au tableau" sur le budget. 7 Le canal de la Robine à Narbonne. 8 Au passage, caresses des ramures "salicacéplorantes" pour Jean-Pierre Ozanne, James Cohen et Serge Harel. 9 La "classe 2005" navigant entre deux rives narbonnaises. 10 Baissez la tête! 11 Dentelle lapidaire du Palais des Archevêques. 12 Le gâteau(ro) de fuego dressé en pièce montée, à la fin du repas de gala... Repas au début duquel, levèrent leur coupe de champagne à la santé des absents (de haut en bas, à droite), les convives 46, 5, 12, 42; puis 22, 28, 44, 25; puis 16, 33, 45; puis 37, 23, 43, 1; puis 40, 6, 13, 24; puis 49, 30, 15, 41; puis 26, 18, 48, 19; puis 36, 31, 35, 39... la suite - toujours numérotée - se trouvant en dernière page.

# Orientalistes et Fontfroide



Dimanche 9 s'éveille sous un doux soleil, sans vent: temps de rêve! Yves Naz - guide éclairé de notre matinée - nous attend au bas des dizaines de marches à escalader - *pedibus* - pour accéder aux deux salles de peinture orientaliste.

Etonnement de voir un si bel espace où nombre d'artistes ont été exposés dans un sobre décor mauresque rappelant à certains, l'intérieur de la cathédrale de Constantine: "turqueries" du XVIIIème, marines de peintres célèbres (Garneray, Courdouan), paysages aux couleurs éclatantes... ou plus souvent atténuées - car "trop de couleur tue la couleur" nous explique Yves Naz - portraits splendides par Lazergues, Verschaffelt entre autres oeuvres influencées par Matisse (Roger Bézombes) ou par le cubisme (P. Garnier); ou encore ce "Paysage de Kabylie", sauvage et tourmenté, de Parsus, qu'on pourrait croire vu par Van Gogh.

Exclamations de joie: on découvre le Constantinois Roger Debat dont le père avait décoré le théâtre du Rocher. Plus loin, c'est "L'Embarquement de moutons à Philippeville", de José Ortéga qui décora le Casino de Djidjelli.

Quant à "L'Artisan tisseur marocain", son auteur - qui a su rendre magnifiquement l'expression de concentration de son visage d'ébène, et, par une économie de couleur, attirer l'oeil vers son visage - est le père de Maurice Crétot qui participe à notre visite.

Cap, maintenant, à travers les massifs sauvages et cahotiques des Corbières, sur l'abbaye de Fontfroide, aux approches de laquelle les "Cuisiniers Vignerons" ont dressé couvert dans la grande salle voûtée.

Le fils et trois petites-filles de Janine Izaute partagent notre repas...

Faut-il transformer bientôt Alyc en Alycele: "Anciens des lycées de Constantine et leurs enfants"...

Le temps d'une digestion-éclair, et voici, l'abbaye. Elle est du XIème siècle et ne devint cistercienne qu'au siècle suivant. Un de ses hôtes monacaux réussit à émerger: le pape avignonais, Benoît XII (1334-1342).

Un immense couloir séparait le lieu de vie des moines de chœur voués à la prière, des quelque 300 convertis qui, n'ayant pas fait vœu de clôture, œuvraient sur les 600 hectares de terre relevant du monastère.

Surprise! des vitraux aux couleurs plutôt agressives dans un sanctuaire trappiste: ils sont l'oeuvre d'anciens propriétaires artistes.

Après un passage dans le splendide cloître, la visite, commentée par un guide parfait se termine dans la roseraie, jardin médiéval établi sur un ancien cimetière; entouré de terrasses, il est planté de grenadiers et de plaquemiers croulant sous leurs fruits, d'arbousiers et de jujubiers qui ont vite le don de ramener la fraternité vers un certain ailleurs...

L'après-midi s'achève par la découverte de la cave coopérative "Terra Vinea" de Sijejan, enfouie quarante mètres sous terre, dans d'anciennes carrières de gypse. Une charmante guide y présente tous les outils du tonnelier, jusqu'à la *bondonnière* qui perce le trou pour le bouchon de la barrique - bouchon aujourd'hui non plus en liège mais en matière synthétique transparente.

La visite se termine par la dégustation (et l'achat non obligatoire) de corbières issus des cinq cépages nécessaires à l'obtention du label A.O.C.

Dernier acte des journées 2005, au Novotel, avec le dîner toujours un peu nostalgique de ces dimanches soir qui précèdent la séparation.

Jo y fait savourer quelques "perles" relevées par ses soins sur Internet, et Philippe Vellard donne à découvrir une collection d'avions en papier de sa fabrication, dont on n'ose pas lui demander s'il en usa, jadis, pour euphoriser l'ambiance de certaines heures de cours par trop morose.

Peut se dérouler alors la traditionnelle occupation de la piste de danse où les experts - Président inclus - font joyeusement montre de leur juvénile et enviable "incroyabilité".

Texte Marie-Jeanne COUGET, Jean MALPEL et le scriptor servulus. Photos Renée Fleck et Simone Malpel.



## les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel  
505, rue Pipe-Souris  
77350 Le Mée sur Seine  
01 64 37 15 40
- Vice-Présidente Janine Sadeler  
68, av. du Nid, "Le Cerisier"  
83110 Sanary  
04 94 74 64 86
- Trésorier Michel Challande  
85, avenue du Pont-Juvénal  
34000 Montpellier  
04 67 99 34 39
- Secrétaire Guy Labat  
4, Mas de Mounel  
34160 St Bauzille de Montmel  
04 67 86 13 26

LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31

En relais des pages centrales, les convives 32, 38, 34, 11; puis 9, 10, 17, 21; puis 20, 47, 14, 29, et enfin 2, 8, 25, 3. Au dessous, le repas sous les voûtes des "Cuisiniers Vignerons" (avec, en médaillon, la coquille en pâte de brik des hors-d'oeuvre poissonniers), puis un coin du cloître de Fontfroide; enfin, la farandole clôturant la soirée-dansante du dimanche...

# Quand les Présidents de la République venaient banqueter au lycée

En l'an de grâce 1930 - date célèbre dans l'histoire de l'Algérie française - le Chef de l'Etat, en la personne de M. Gaston Doumergue, vint présider, outre-Méditerranée, les cérémonies du Centenaire, en grand tra la la de drapeaux tricolores, arcs de triomphe et fantasias faisant parler la poudre.

Le commissaire général du Centenaire, Gustave Mercier - un de nos Grands Anciens - figurait certainement parmi ceux qui firent inscrire, au programme des manifestations prévues sur le Rocher, un grand banquet au lycée de garçons.

Mais là alors, casse-cou! il n'était pas question de renouveler la lamentable erreur commise par ceux qui avaient organisé, 27 ans plus tôt, en 1903 (il y a plus d'un siècle), la visite du souriant Emile Loubet, président de la République à la barbe chenue.

Cette année-là, les organisateurs avaient décidé qu'un grand banquet de 450 couverts serait donné au lycée de garçons de Constantine, lequel ne portait pas encore le nom ducal d'Aumale.

- Et donné dans quelle salle de l'établissement, ce banquet géant? - Tout simplement dans la cour d'honneur. - Et que ferait-on s'il se mettait à pleuvoir? - On aurait eu soin de faire recouvrir la cour d'honneur d'un vaste velum solidement retenu par des cordes nouées aux balustres des quatre galeries courant au premier étage du vénérable édifice.

Las! on avait bien pensé à la pluie mais pas à la bourrasque. Et, c'est une bourrasque, justement, qui, dans le courant de l'après-midi, était survenue - comme dit la fable - du fond de l'horizon, se mettant à hurler avec un tel enthousiasme que la vaste toile s'élevait fendue dans un cri d'étoffe qui avait dû être... déchirant.

Consternation universitaire et municipale, et mobilisation du peu de main-

d'oeuvre qui ne s'était pas trouvée en ville pour clamer des vivats à chaque coup de gibus présidentiel.

Dans la hâte, on entreprit un travail d'araignée - à grand ahan - pour réparer les dégâts, avec le renfort de bâches requises au plus proche dépôt des établissements Saint-Frères.

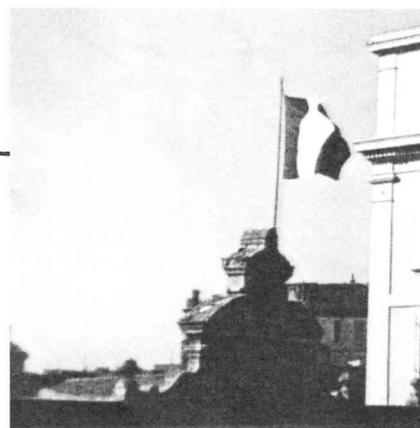
En 1930 donc, pas question de récidiver: on ferait bombance dans un cénacle mieux abrité des éléments que la cour, quitte à devoir convier moins de rationnaires.

Le choix se porta sur la vaste salle Roger-Moreau, célèbre parce qu'à l'époque encore, tous les candidats du département de Constantine venaient y subir les épreuves écrites du redoutable baccalauréat.

Qu'on se rassure: les convives furent tout de même nombreux à venir frotter leurs tripes républicaines aux nappes immaculées des quatorze longues tables alignées perpendiculairement à la table d'honneur - plus nombreux même, que ne l'étaient, à l'époque, les candidats au baccalauréat quand ils se retrouvaient dans les mêmes lieux - mais un par table - avec, au menu, une version latine ardue, ou des problèmes de mathématiques au coeur desquels intervenaient de diaboliques cosinus...

Les invitations - tirées sur les presses de l'imprimerie Audrino, rue de Morès - étaient rigoureusement personnelles, qui devaient être présentées à l'entrée du lycée. On était instamment prié d'y répondre avant le 2 mai (date de rigueur) afin d'être bien inscrit sur le plan des tables; et le courrier devait être adressé au Président de la Chambre de Commerce. L'entrée se ferait rue de France, les portes devant être fermées à 19h45.

Sur quoi, le fameux mercredi 7 mai arriva.



*L'Elycée ou le lyzée?*

Là, peut être donnée une petite précision de caractère scolaire: ce mercredi-là, les élèves de toutes les écoles de la ville eurent congé toute la journée, mais on les avait tout de même priés d'aller former des haies d'honneur tout au long du trajet que suivrait le cortège présidentiel, depuis la statue de Constantin, place de la gare, jusqu'à la place de la Brèche, via le pont d'El Kantara et la rue Clemenceau. Les pensionnaires profitèrent amplement de cette aubaine - nous avait autrefois confié feu notre camarade Raymond Filhol - quitte à ne pas aller savourer, au bahut, leurs agapes méridiennes.

Inutile de revenir sur les diverses manifestations de la journée mais détaillons le menu du banquet offert - le soir venu - par le Conseil Général, le Conseil Municipal de Constantine et la Chambre de Commerce - en respectant les capitales de la typographie originale:

Consommé Parfait  
Darnes de Bar Nîmoises  
Double d'Agneau aux Primeurs  
Haricots Verts Beurre Noisette  
Glace Pralinée  
Assiette de Friandises  
Corbeille de Fruits

Vins Supérieurs d'Algérie  
Tsmara Rouge et Blanc  
Royal Kebir Kebir Rosé  
Impérial Kebir  
Champagne Moët & Chandon  
White Star

Café  
Fine Renault

Ceci lu et rétrospectivement savouré, souhaitons à tous les convives (et à nos lecteurs) une bonne digestion, et, avant que les oreilles officielles se préparent à réceptionner les habituels flots d'éloquence, posons-nous une question d'ordre à la fois gastronomique et scolaire: y eut-il quelques reliefs de ce repas, et - si oui - en confectionna-t-on des arlequins dont put se pourlécher, le lendemain, l'effectif des réfectoires lycéens?

D'un tel magnocarolique festin, nul le gazette - onc - mention ne fit...

LE MAIRE DE CONSTANTINE, SOUS-SECRETÉAIRE D'ÉTAT,  
LE CONSEIL MUNICIPAL, LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DU  
CONSEIL GÉNÉRAL, LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA  
CHAMBRE DE COMMERCE PRIENT MONSIEUR

*Foata Vaudey*  
*Le Maire*

DE LEUR FAIRE L'HONNEUR D'ASSISTER AU BANQUET OFFERT  
A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE  
DANS LA SALLE R. MOREAU, LYCÉE DE CONSTANTINE, LE  
MERCREDI 7 MAI A HUIT HEURES.

● Un article rédigé avec la collaboration de notre amie Emmanuelle Foata Vaudey, grâce à la documentation qu'elle tenait de sa mère - née Nelly Gailhan, décédée en 1997 - elle-même ancienne du lycée de jeunes filles.



## Gym sourires

Laveran mai 1948. Petite pause, autour d'un ballon de sport, pour Blandine Cavalié, Ghislaine Allard, Claudine Hersant et Aiglée Nicolai, debout; Yvetteournac, Renée Fleck, Aïmée Nakache et Adrienne Giudicelli, à genoux; Denise Peis, Lydie Roque, Anne Marie Prunet, Simone Magnani, Charlette Noblet et Marie-France Duprat, assises, dans la cour du bon vieux lycée de la rue Nationale.

# M. Serror, grand magicien des arts physico-chimiques

A l'heure de la biochimie, de la macrochimie moléculaire, à l'heure où relativité, mécanique ondulatoire et tutti "quanta" s'essouffent, mes connaissances en physique-chimie demeurent remarquablement indigentes et débilés. Pourtant, le peu que j'ai appris, je le sais bien, et je peux encore naviguer en sûreté, de la loi d'Amadeo Avogadro à la machine de Zénobe Gramme, tout en glissant sous le pont de Weatstone. Mais, de grâce, ne m'en demandez pas davantage! Ces maigres mais solides connaissances, je les dois au seul professeur de physique et chimie qui exerça à Aumale dans les années qui précéderent immédiatement la seconde guerre mondiale: M. Serror.

Si toutes ces notions sont encore précises dans ma cervelle d'octogénaire, c'est que cet enseignant fut un bon

professeur. Pas brillant, à vrai dire, et même assez peu doué pour les réalisations pratiques: que de fois, l'indocile papier tournesol qui devait "virer au bleu", prit une belle teinte amarante, entraînant dans sa rébellion l'indisciplinée phénol-phtaléine. Soit dit en passant, c'est en méditant sur l'infailibilité de ces manipulations que naquirent en moi des doutes relatifs à la valeur du déterminisme universel, et que s'accréditèrent les idées de "contingence" voire de miracle. Passons!

Ces légères et plaisantes insuffisances n'empêchaient pas notre professeur d'être sérieux, consciencieux, appliqué, soucieux d'un enseignement efficace: en un mot, un bon prof.

M. Serror menait sa classe d'une main ferme. Il était pointilleux sur la discipline et il ne laissait guère la possibilité d'y contrevenir; d'ailleurs, nul n'y eût même songé. Il suffisait d'entrer en classe de physique pour ressentir - dans le silence pascalien des espaces infinis - une atmosphère parfaitement studieuse.

Je revois - légèrement voûtée - la silhouette magistrale. A travers le verre des lunettes, ses yeux hypermyopes parcouraient, d'un regard hémi-circulaire et soupçonneux, la quarantaine d'élèves qui lui faisait face.

A le sentir sans cesse sur le qui-vive, j'en vins à penser qu'en réalité, notre professeur était un timide, et que s'il ne nous autorisait aucun écart, c'est bien parce qu'il savait que si nous lui échappions un seul instant, il ne retrouverait jamais plus son autorité. A moins qu'il n'ait tenu notre salle de classe pour ce que les spirites nomment "lieu fatidique"; car il partageait ce local avec M. Hauvet, professeur de sciences naturelles - et, de mémoire de potache, ce lieu avait toujours été un terroir propice à d'étranges tumultes.

M. Serror était donc soupçonneux, et - évidemment - se défiait notamment des élèves qu'auroit eu une réputation douteuse. Que de fois avons-nous entendu ce dialogue: "Gesrel, prenez vos affaires et sortez!"... "Moi? Pourquoi, M'sieur? Qu'est-ce que j'ai fait?"... "J'ai dit: prenez vos affaires et sortez!"

Et Jacky Gesrel - pour une fois innocent - quittait la salle d'un pas souple, en prenant bien soin de voiler son regard habituellement goguenard et provocateur.

Qui sait, dans le fond, si M. Serror n'était pas doté d'humour? Si oui, il n'en laissait rien soupçonner, et pourtant, les occasions ne lui auraient pas manqué de le manifester.

Il y avait, dans notre classe, deux charmants camarades, garçons naïfs et candides à souhait, dont j'oserais dire qu'ils incarnaient "l'esprit d'enfance" loué par les Evangiles.

Le premier, plus connu sous le sobriquet de "Beau Citron" - c'est Francis Baranès qui l'affligea de ce surnom - grand admirateur de Louis Jovet qu'il imitait fort bien, était, en classe,

## Once more!... Once more!

Je me souviens très précisément de mon premier cours d'anglais, au lycée, à la rentrée d'octobre 1932. Il eut lieu, pour je ne sais quelle raison, dans la grande salle (la plus grande du bahut, avec ses colonnes peintes en faux marbre) qui ouvrait sur la troisième cour, et où, chaque année, se déroulaient alors les épreuves écrites du baccalauréat. J'y ai appris et écrit ma première phrase: "English copy-book belonging to..." M. Fargeix voulait que nous la fassions figurer sur la couverture de nos cahiers.

Pourquoi l'anglais, alors que, né à Collo, joli petit village au bord de la mer, j'ai passé toutes mes premières années d'école primaire au milieu de mes camarades de "La Marine", avec lesquels nous parlions volontiers un sabir où se mêlaient des mots français, arabes et italiens, qui a formé notre fameux accent? Toujours est-il que j'ai étudié la langue de Shakespeare tout en m'y sentant assez mal à l'aise.

Nous disposions de deux manuels: "L'Anglais vivant" de Carpentier-Fialip et la "Grammaire anglaise" du couple Fargeix.

Je n'ai pas eu la chance de conserver cet ouvrage, car, nous, internes, n'avions pas à acheter nos livres: nous disposions gratuitement de ces bouquins en plus ou moins bon état, que la bibliothèque dirigée par le surveillant général Aliès mettait à notre disposition lors de chaque rentrée d'octobre, mais récupérait à la fin de l'année scolaire. Je n'ai donc pas cette grammaire, et je le regrette bien. Concise mais largement suffisante, je la savais par coeur, et j'en avais même acquis la mémoire visuelle.

Le vocabulaire ne posait pas trop de difficultés, mais la prononciation... mieux je parle pas: une vraie tchoufa, une cagate!

Quelques années plus tard, arriva au lycée, en supplément, un jeune professeur d'anglais - M. Thewes - dont on connaît la fin tragique. Epouvanté sans doute par notre accent, il entreprit de l'améliorer en nous faisant répéter, tous ensemble, à la fin du cours, des mots qu'auparavant, il avait soigneusement prononcés.

Un jour, sans doute mécontent du résultat d'une répétition à haute voix, il nous dit: "Once more" (1) et toute la classe - qui n'avait rien compris à son ordre - répéta, d'une seule voix: "Once more!"...

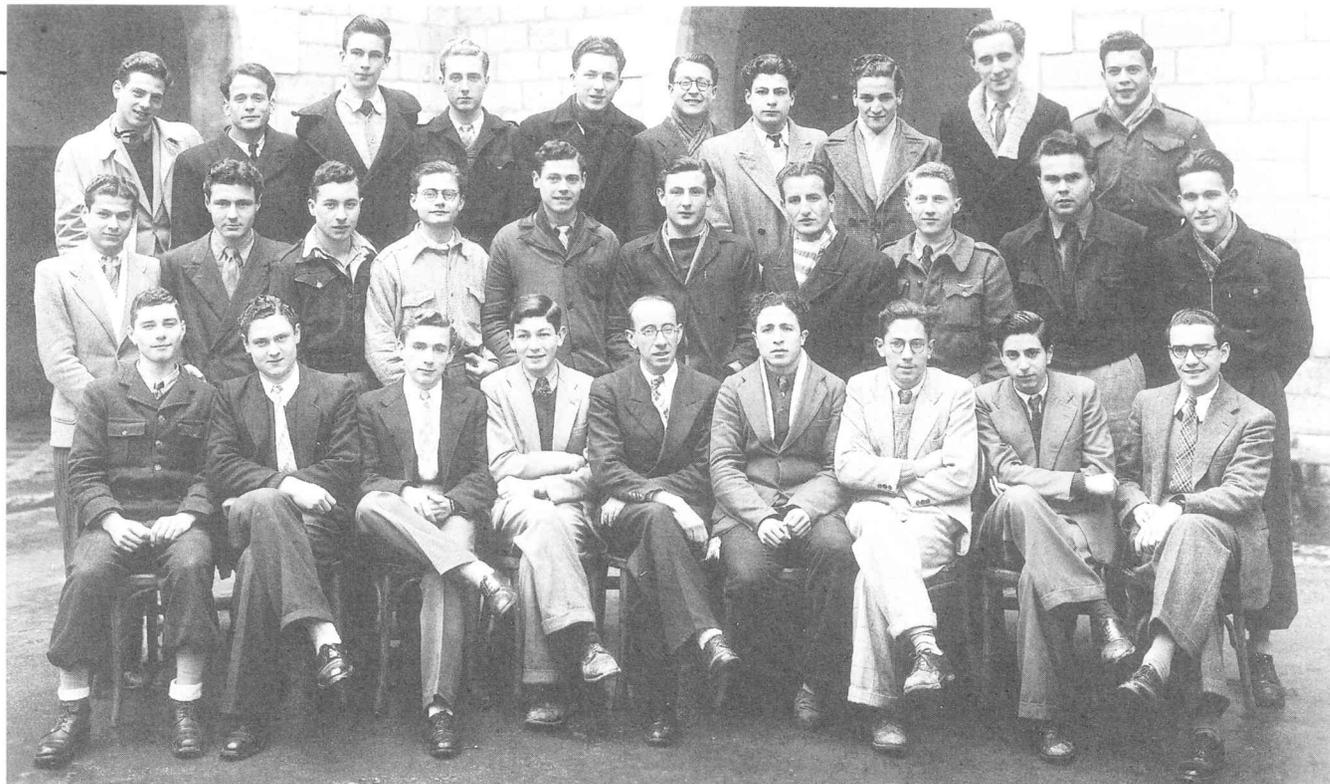
Après quelques années de ces prouesses linguistiques, je me retrouvai, un beau jour, à l'épreuve orale du baccalauréat de philosophie. L'examineur me tendit un livre ouvert en disant: "Lisez cette page, et résumez-là en quelques phrases... le tout in English, of course! Je terminai ma lecture en me disant: "Voilà déjà la moitié de l'épreuve terminée", mais je pressentis tout de suite, à sa mine, que - l'acchidente! - ça c'était mal passé. Je le revois encore soulever ses lunettes sur le front et me demander: "En quelle langue m'avez-vous lu ce texte?" Si j'avais eu de l'audace, je lui aurais répondu: "En anglais, mais enseigné à des pataouètes par des professeurs auvergnat et alsacien".

J'obtins tout de même mon bac, et pensais être à tout jamais débarrassé de semblables épreuves... mais, quelques années plus tard, un certain soir d'août 1944, me voilà en train de descendre - par des échelles de corde - du pont d'un "liberty-ship" qui nous avait amenés de Brindisi, à la fin de la campagne d'Italie, à bord d'un chaland de débarquement, sur une plage à Saint-Tropez.

Un jeune matelot anglais aidait à la manœuvre. Comme je passais à sa hauteur, il me tendit aimablement une cigarette, et me dit quelques mots qui semblaient être une question. N'ayant rien compris à ce qui se trouvait être peut-être du slang (2) de marin, j'ai bafouillé quelques banalités qui n'eurent pour résultat que de le faire éclater de rire.

Alors, c'est décidé! Quand j'arriverai au Paradis devant saint Pierre, si j'ai la chance qu'il me dise: "Vous voilà, vous, le fort en anglais! Vous allez redescendre sur Terre et vous ne vous représenterez ici que lorsque vous vous exprimerez parfaitement dans la langue de Shakespeare", je lui répliquerai: "Tape cinq, ia rhouï, on va remettre ça... Once more!"

Jean FRAYSSE.



**Autour de M. Serror, sont rassemblés les mathémém 1945-46. De gauche à droite et de haut en bas: Dokhan - X - de Batz - Rossi - Moreau - Lamartina - Naville - Khellaf - Bertucchi - Marchetti - puis Thiriet - Salini - X - Beringuet - X - X - X - Roques - Bonzanini - X - puls Sindicas - Canova - Ozanne - Benbadis - M. Serror - X - Amram - Laloum - Chaumont.**

L'auteur de mémorables coq à l'âne ou de lapsus calami, accouchant spontanément d'associations d'idées cocasses qui révélaient une âme pure et sans complications.

Vint le jour où M. Serror nous initia aux mystères de l'induction. En illustration de son cours, un électro-aimant sous tension maintenait élevée une masse métallique. Le courant coupé, la masse chuta...

Alors, "Beau Citron", saisi d'une véritable illumination - doigt pointé vers le plafond - se dressa, et, sans y être invité, s'écria: "M'sieu, j'ai compris! Vous venez de nous expliquer le principe de la guillotine!"

Trente neuf sourires s'ébaouchaient déjà sur soixante dix-huit lèvres, quand un désapprobateur regard professoral nous ramena aux convenances, tandis que l'infortuné Beau Citron se sentait assené d'un impitoyable: "Mon ami, le principe de la guillotine, vous ne tarderez pas à faire sa connaissance!"...

Et en effet, nous nous trouvions à quelques semaines à peine du baccalauréat...

Notre second "ravi" était d'une tout autre espèce. Il s'agissait de René Lévy dit "P'tit Lévy" car, de tous les Lévy qui fréquentèrent le lycée de garçons depuis sa fondation - et Dieu sait s'il y en eut! - il fut incontestablement le plus petit, fils d'un chemisier de la rue des Frères-Béraud, à l'enseigne des "100.000 chemises".

Confiant et ingénu, P'tit Lévy était gratifié d'une voix menue, acide et rapide, qui semblait quêmander l'attention et surtout l'approbation; plus tard, quand, dans "Tableaux d'une exposition", j'entendis le passage mélodique consacré à Schmuyle, je me dis: "Mais c'est la voix de P'tit Lévy!"

Un lundi matin, P'tit Lévy nous ra-

conta qu'il avait participé à une surprise partie, plus exactement un "cinq à minuit" auquel assistait aussi notre professeur de physique-chimie, alors jeune célibataire.

Que se passa-t-il alors, dans la tête de René? Comment put-il imaginer que ce "cinq à minuit" avait fait de lui une intime de son professeur?... Toujours est-il qu'en je ne sais plus quelle occasion, notre imprudent camarade s'adressa à M. Serror en des termes qui laissaient supposer entre le maître et l'élève une connivence de vieux complices... La réplique arriva, sibérienne: "Sachez, Lévy, que vous et moi ne nous tenons pas du même côté de la barrière"....

"L'ensemble référentiel" que constituait notre classe, se divisait en bon nombre de sous-ensembles; dans celui

auquel j'appartenais, M. Serror répondait au nom bucolique de "Courgette", l'association de ce produit potager à la personne de notre professeur s'étant faite par la médiation de son appendice nasal.

Et il arriva - chose rarissime en ces temps très lointains - que M. Serror dut s'absenter quelques jours.

Dois-je révéler que notre "sous-ensemble" eut alors l'incivilité de déposer dans son casier, à la conciergerie, une lettre prudemment et courageusement calligraphiée dans la plus anonyme des écritures "script" - lettre où s'exprimait entre autres cette phrase dont je n'oublierai jamais le mot à mot (hélas! j'en étais l'auteur): "l'interruption de votre... cours jette vos élèves dans la consternation"...

Il n'y eut aucune suite.

Raoul PINAUD.

## Propos de fin de classe

J'ai dit que M. Serror était un professeur sérieux: partant, aucune partie de notre programme ne fut négligée. Mais il arrivait parfois que le cours prit fin avant la sonnerie. C'est alors que le maître, débarrassé de toutes les contraintes qu'il s'imposait, se mêlait à nous pour converser familièrement. Mais attention! aucun sujet futile n'était abordé: il était toujours question de science.

Or, au cours d'une de ces conversations, notre professeur s'exprima en sectateur du positivisme le plus scientifique. Ces propos heurtèrent le pieux Ramdane Gassabi qui, un demi-siècle avant le grand homme médiatique que nous savons, s'écria: "Et Dieu, là-dedans?" La réponse vint: "S'il y a un Dieu, Gassabi, c'est l'homme, et plus précisément l'homme de science!"

Cette réponse fut-elle - si j'ose dire - le chemin de Damas du cher Gassabi? Je l'ignore... Mais voici que, bien des années plus tard, je retrouvai Gassabi, médecin à Biskra, et devenu - lui qui avait possédé un rire si sonore, si indiscret, si communicatif - un être amer, déçu, véritable écorché vif... et marxiste.

Qu'en conclure? D'une part, les expériences à long feu de notre professeur ont miné sa confiance naturelle au déterminisme; d'autre part, ses réflexions de fin de cours ont peut-être conduit mon ami Gassabi au matérialisme dialectique...

Les voies du Seigneur sont véritablement indéchiffrables!

## La fièvre du samedi soir

Frère potache, souviens-toi... Il y avait belle lurette que le XIXème siècle avait cessé d'avoir deux ans comme lorsque Victor naquit, Rome remplaçant alors Sparte, et déjà Napoléon perçant sous Bonaparte...

Plus prosaïquement, toi, nos condisciples et moi vivions juvénilement le quatorzième et dernier lustre de la sénescente IIIème République alors présidée par le larmoyant Albert Lebrun.

Pour nous, placés aux confins du premier et du second cycle, la mode était alors aux cheveux soigneusement pommadés de Gomina ou de Bakerfix, et aux knickerbockers - fantaisie vestimentaire britannique qu'on traduisait en français par "culottes de golf", comme si M. Sandral-Lasborde, professeur de gymnastique, allait nous faire évoluer sur des *links* gazonnés.

Et commençait à nous pousser aux joues quelque duvet et, aux pattes, les poils de la troublante puberté.

Souviens-toi, frère potache, du samedi soir de chaque semaine scolaire, lorsque nous nous séparions, à 16 heures, après les cinquante-cinq minutes du dernier cours... et sans même nous dire au revoir, car il était bien rare qu'un interne et un externe soient assis à la même table.

Toi - l'interne - tu descendais vers la grande cour où quelque Chira en blouse bleue te remettait une grosse tranche de pain et une barre de chocolat à "savourer" pendant l'heure de récréation précédant l'étude du soir.

Nous, les externes...

Arrivé là, frère potache, tu ne pourras pas te souvenir de ce que nous vivions... Eh bien essaie de nous imaginer franchissant la courte galerie à voûte sonore qui débouchait sur l'altier panorama surplombant la rive droite du Rhumel.

C'est à partir de là que, pour notre petite bande de condisciples tous fils uniques, commençait la fièvre du samedi soir.

Il n'était pas question, en cette fin d'après-midi, de filer "at home" et de goûter rapidement avant d'attaquer devoirs, leçons et préparations. Et surtout pas par la rue de France, vers la rue Caraman et la Brèche...

Le cap était mis sur la rue Thiers, sa synagogue sous arcades et son centre talmudique à deux doigts de reprendre vie après une longue journée de pieux sabbat.

Et "à tout berzingués".

On n'avait pas le temps de jeter un regard, alors, vers les teinturiers en sarrouel et torse nu, qui, en contrebas, faisaient sécher de grands écheveaux de laine aux couleurs violentes; non! il fallait se hâter de dégringoler quatre à quatre la double rampe d'escaliers en "S" menant vers le bas de la rue Na-



C'est là que se laissait larguer l'ami Amédée...

tionale, presque à hauteur du pont d'El Kantara qu'encombraient peut-être encore deux bastions désaffectés.

Toute cette fièvre, toute cette hâte parce que - tu vas bien rire, mon frère potache - tout simplement, tout bêtement, nous avions quelques chances de croiser les lycéennes qui descendaient en direction de Lamy et du faubourg d'El Kantara.

Au loin, se précisaient déjà leurs silhouettes encartablées... Scoumoune! elles se révélaient - help! Aphrodite! - sur le trottoir opposé au nôtre.

Courageusement, nous attendions qu'un compagnon téméraire donne le signal du changement de rive... mais - ô candeur de nos jeunes ans! - nul ne prenait cette initiative, et nous voilà remontant la rue aussi lentement que possible, nos cœurs battant la chamade. Goguenards, Racine et Phèdre auraient pu persifler: "Je la vis, je rougis, je pâlis à sa vue" tant chaque croisement allait être lamentablement bref, furtif, vécu le rouge aux joues, avec promesse - in petto - de "faire mieux la prochaine fois", formule idéale pour lanterne rouge du Tour de France.

Premier croisement: deux goélettes à babord!... Rien à signaler!

Deuxième croisement: caravelle à tribord!... Rien à signaler!

Troisième croisement: escadre de quatre frégates droit devant!... et toujours rien à signaler...

Le calme plat, voiles en berne...

Branle-bas de combat! Armada de réales à bord d'un trolleybus amiral!... Hardi les gars! On va voir ce qu'on va voir!... Mais pas même le feu grégeois d'un regard, et passait le trolley...

L'échoppe du tailleur Baranès marquait le coude de la rue Nationale, à hauteur du lycée de ces demoiselles et de la fameuse pharmacie Molière au fronton de laquelle se tordaient de gigantesques serpents en relief, aussi monstrueux que ceux qui tourmentèrent le soupçonneux Laocoon et ses fils au pied du cheval de Troie.

C'est là que se laissait larguer l'ami Amédée, un rien blasé sur nos expéditions et pour cause: l'appartement où il vivait, entre maman et tata Lucie, faisait face à la porte d'une bergerie de tendres agnelles sur lesquelles veillait avec vigilance le duo de pastourelles Guiscafrette et Piazzalinette.

Pressant le pas à marches forcées, nous nous obligeons encore à dépasser quelques petits groupes de lycéennes montant vers la Brèche... mais, une fois "l'obstacle" franchi, nous ne nous sentions pas l'audace de nous retourner pour leur présenter nos visages rougis et nos tignasses en sueur. Et c'est dans ce piteux appareil que nous abordions la confluence des rues Nationale et Casanova avec le raidillon de la rue de la Concorde.

Là, se trouvait l'entrée inférieure des "Grands magasins du Globe", et c'est là que nous faisons escale pour reprendre souffle, parmi les articles de quincaillerie et de chauffage, en attendant d'accéder aux "élégances" des étages supérieurs.

Alors, retrouvant une audace que nous n'avions pas eue face aux filles du futur "Laveran", nous osions fixer, bien droit dans leurs doux yeux de verre coloré, les mannequins à minois de jeune fille, vêtus des plus récents modèles de la toilettes féminines.

C'est à ces mannequins figés dans leur immobilité muséogrévine que nous nous permettons d'adresser de délirantes déclarations directement inspirées par le "belle marquise, d'amour me font vos beaux yeux mourir" du fat Monsieur Jourdain.

Puis, commençant à "désenfievrier", un peu calmés de nos juvéniles élans, nous n'avions plus qu'à retrouver, par une des sorties du "Globe", notre bonne vieille rue Caraman.

Là, s'opérait une séparation de l'équipe: René filait vers l'appartement de fonction de son institutrice de mère; face à la Casbah; Henri regagnait ses pénates surplombant les vitrines de l'agence Cook; Roger, Antoine et Alex se lançaient à l'assaut de la Brèche (dans le sens opposé à celui des zouaves de 1837), vers l'avenue Liagre, en direction du sabre haut-brandi par le fougueux Lamoricière...

Deux largages s'effectuaient encore en bas puis en haut des arcades de la rue Rohault de Fleury, et Antoine, dernier de la bande, poursuivait sa route - solitaire comme un Tabarly - jusqu'aux lointaines villas de Belle-vue supérieur.

Alors, cher frère potache, notre fièvre du samedi soir retombait à 36°9.

Alex TAIRNE.